

La cabane

Faire une cabane ; j'en ai fait ; sans doute pour le plaisir de construire, d'aménager, avec le souci de reproduire le schéma parental, pour jouer à papa et maman, pour me cacher, pour me fabriquer un petit coin à moi. Petit coin que je démolissais et recommençais sans cesse. J'en faisais dans les bois, sous la table. Plus tard, ma chambre devint ma cabane...

En classe, faire une cabane ne me venait pas à l'idée. J'avais bien essayé de « régler » la violence en gérant le temps, en mettant en place le Conseil et autres temps et lieux de parole. Une rencontre avec le groupe Violence me poussa petit à petit à envisager l'idée de déplacer la violence dans l'espace.

Cette cabane était déjà toute faite : une petite porte donnant accès sous un escalier, 2 m² habitables, des étagères. Mais cet endroit était le placard = le placard aux sorcières, le placard aux souris, le placard « cabane » (prison).

« Va dans le placard, vilain garnement ! »

L'institutrice qui m'avait précédée dans cette classe l'utilisait comme placard de rangement.

Les enfants en Institut médico-pédagogique restent deux, trois, voire quatre ou cinq ans dans la même classe. Alors... tout le vécu des années précédentes était là... lourd, pesant, effrayant. J'avais neuf enfants très différents : la moitié ayant de gros troubles de comportement et pas du tout prêts à un démarrage scolaire ; l'autre moitié débutant un apprentissage en lecture. La cohabitation entre les deux niveaux ne se faisait pas sans heurts. Les conflits devenaient de plus en plus nombreux, parce que Fabien, Denise, Simone et Mémet faisaient trop de bruit, jouaient au milieu des cinq autres qui essayaient de travailler. Les lois, le conseil leur passaient au-dessus de la tête.

Un week-end, j'ouvris le placard, décorai la porte, nettoyai, mis de la moquette par terre, un matelas, une dinette, de vieux vêtements. Les enfants furent un peu surpris... Puis, petit à petit, pendant que je travaillais avec les lecteurs, Mémet et Denise ont investi ce lieu, invitant Simone et Fabien. Mon groupe de lecteurs bouillait : tous voulaient voir...

Rapidement, nous nous sommes aperçus qu'il n'était pas possible de rentrer à dix. Nous décidâmes que quatre était le maximum. Ce fut la

première et seule loi de la cabane, intégrée par tous, cette fois-ci.

Cette année-là, la cabane nous permit de travailler tranquillement.

Les coins...

L'année suivante, j'ai déménagé plusieurs fois. J'ai construit des cabanes. La troisième fois, je vécus six heures par jour avec un groupe de douze enfants dont quatre démarraient en lecture.

Tout d'abord, il me fallut concevoir un « coindodo » pour une fillette étiquetée débile profonde, épileptique, vivant une moitié de la journée avec nous, l'autre moitié en dormant. De petits sommets de quinze minutes suffisaient à la retaper. Petits sommets qu'elle effectuait quelle que soit l'activité ou le bruit qui régnait dans la classe. Elle voulait « faire dodo ». On ne fait pas dodo sur une chaise. Alors, un matelas, un oreiller, une couverture, le tout calé dans un angle de la classe, protégé par une séparation à mi-hauteur... un petit cocon ! Magalie était prioritaire : c'était son coin. Mais très vite, elle l'a prêté, y a invité des camarades. Autant Magalie dérangeait par son comportement, autant elle arrangeait ceux qui s'ennuyaient, avaient peur, ou étaient rejetés, en les invitant « chez elle ». Par la suite, le « coin-écoute » s'est installé près du domaine de Magalie (tout simplement parce que la seule prise de la classe s'y trouvait).

Or, dans le « coin-écoute » on doit être calme et pour ne pas gêner le sommeil de Magalie, nous décidâmes qu'à cet endroit, nous devrions chuchoter.

Le « coin-insultes » est né dans le sanitaire attendant à la classe, parce qu'un jour où il y avait trop de bruit, dans une crise d'autorité, de ras-le-bol, d'énerverment, j'envoyai trois enfants dire leurs gros mots et bêtises dans les w.-c. Ne faites pas de rapprochement entre « aller au coin » et « le petit coin » !

Magalie n'invitait dans son coin que certains amis et, à la longue, les amis intéressés uniquement par le coin, les ami(e)s temporaires se lassèrent de sa compagnie. C'est alors que Myriam proposa la construction d'une maison pour jouer à la poupée. Ma classe était très grande : deux salles séparées par un cloison à mi-hauteur

(sans compter les sanitaires et le coin-dodo). La proposition fut acceptée, votée et la construction commença. La cloison murale, un paravent, un rideau pour la porte... On y trouvait du maquillage, des poupées, des dinettes. Et cette maison s'est vite transformée en maison des filles qui invitaient les garçons pour jouer à papa et maman, pour discuter, lire.

Après un certain temps, Jérôme demanda la fabrication d'une maison de garçons car dans celle des filles, on ne pouvait pas jouer aux voitures, aux robots, etc. Entre deux établis, les garçons ont tendu des draps pour matérialiser le toit, agrafés des cartons pour les murs... Les filles étaient invitées mais ne s'y rendaient pas. Les jeux ne leur plaisaient pas. Elles préféraient recevoir chez elles.

... permettent au groupe d'exister

Ces coins, ces maisons, ces cabanes permettent aux enfants de :

- créer un groupe plus petit donc plus sécurisant ;
- gérer l'espace sans que l'oeil du maître intervienne (les cabanes sont toujours bien rangées) ;
- se fabriquer des règles de vie, par exemple : on rentre à trois ; on enlève ses chaussures ; on parle doucement ; on range ; on peut accrocher des dessins ; on n'arrache pas ceux des autres ; c'est Marylène la responsable.
- s'isoler ; s'injurier ; dormir ; rêver.

Mais...

les cabanes ne favorisent-elles pas une fuite du temps et de l'espace ?

N'aident-elles pas les enfants à fuir la réalité ?

Ne cassent-elles pas le groupe ?

Ne brisent-elles pas la communication du grand groupe ?

Ne favorisent-elles pas la « paresse » ?

En effet, pendant une période, j'avais l'impression de ne rien faire, d'être bien souvent seule avec un ou deux élèves pendant que les autres jouaient. Petit à petit, nous avons géré nos cabanes. L'accès était toujours libre mais il n'était pas prioritaire. Magalie dormait moins. Les filles se laissaient des poupées, les garçons des voitures. Seul le coin « injures » connaissait toujours de l'affluence. Les enfants avaient envie d'être tous ensemble, cela grâce à la correspondance mais surtout grâce aux cabanes : en effet, les enfants avaient pu créer des liens entre eux, apprendre à se connaître. Les cabanes restaient le coin-refuge, l'endroit où l'on allait pour se calmer, se reposer, rêver, ménager son jardin secret.

Les cabanes ont permis au grand groupe d'exister. Je crois qu'il faut avoir le courage de laisser nos cabanes se construire. Et tant pis, si nos préparations ne servent à rien ; car lorsque le groupe se réunit après s'être vidé, éparpillé, il revient régénéré et bien plus vivant. C'est ainsi que les enfants prennent goût au travail, que l'on peut devenir exigeant, établir des plans de travail et vivre de vrais conseils.

Maryvonne Charles

Plan de la classe de Maryvonne
(13 enfants de 8 à 13 ans : 7 - maternelles ; 5 - CP)
Ce plan n'est pas réalisé à l'échelle. C'est une salle
voutée très sonore

